



La maison de Céline, emblème de la réhabilitation impossible d'un écrivain maudit

Par [Gaspard Dhellemmes](#)

Le Monde. Publié le 27 mars à 14h51, mis à jour à 05h27

Récit. En novembre 2019, Lucette Destouches, la dernière épouse de Louis-Ferdinand Céline, s'est éteinte à l'âge de 107 ans. Laissant derrière elle la villa Maïtou, à Meudon, où le couple était installé depuis 1951. C'est ici que la veuve a travaillé à la défense de l'œuvre de l'écrivain. Mais, à cause de son antisémitisme, ni la mairie ni l'Etat n'ont souhaité classer les lieux.

Difficile de survivre au grand âge sans quelques consolations. Le 20 juillet 2019, Lucette Destouches fêtait son 107^e anniversaire à Meudon. Au menu, comme chaque année : homard, mayonnaise et salade de pomme de terre, arrosés au champagne.

Il y a là ses aides-soignants, qui s'activent jour et nuit à son chevet, une de ses anciennes élèves du cours de danse ou encore son jardinier, qui a cueilli pour l'occasion un bouquet de roses. Les agapes ont lieu dans sa chambre.

Drôle de décor pour un anniversaire : on mange une assiette sur les genoux entre les barres fixes qui servaient autrefois à la gymnastique. Lucie Almansor, son nom de jeune fille, est allongée dans son lit et ne prononce pas un mot. Les invités ont beau sacrifier au rituel, le cœur n'y est plus vraiment.

Tous ont encore en tête la gaieté de cette femme, qui les accueillait autrefois d'un : « *Qu'est-ce que t'as comme rigolade aujourd'hui ?* » Maintenant, elle passe ses journées à dormir. Elle n'écoute même plus les cassettes apportées par son vieux complice François Gibault, son avocat et confident depuis près d'un demi-siècle. « *Des ballets joués par les plus grands*

orchestres ou des pièces de Sacha Guitry », précise celui qui est aussi président de la Société d'études céliniennes. Plus assez de musique en elle pour faire danser la vie, aurait dit son mari, Louis-Ferdinand Céline.

Qui, à Meudon, ne s'est jamais arrêté devant la « villa Maïtou » ? Peintures délavées couleur jus de chicke et volets branlants, ce pavillon Louis-Philippe a des airs de maison hantée. C'est ici, 25 ter, route des Gardes, que Louis-Ferdinand Céline a écrit ses derniers chefs-d'œuvre. Ici aussi qu'il a tenté de faire oublier son antisémitisme et son passé de collabo, se figulant une image de Diogène hirsute, obsédé par le style.

Dans cette ville cossue de 45 000 âmes, le fantôme de Céline dérange et fascine. Ce n'est pas rien d'abriter la maison de l'écrivain le plus vénénéux du XX^e siècle, génie de la littérature et monstre de l'histoire française. Au cimetière de Meudon, près de 300 personnes se recueillent chaque année devant sa tombe gravée d'un voilier. La mairie, si prompte à célébrer les célébrités du cru, comme Richard Wagner, qui y vécut quelques mois, ou Jean Arp, a oublié le nom de Céline sur les brochures officielles. Pas question non plus d'investir dans un musée Céline dont rêvent les céliniens depuis cinquante ans. « *Nous comptons à Meudon une communauté juive et un environnement apaisé que l'on souhaite préserver* », justifie le maire (Union des démocrates et indépendants), Denis Larghero.



De 1951 à 1961, Louis-Ferdinand Céline mène une vie discrète et continue d'écrire dans sa demeure de Meudon. Ici, en 1955. BERNARD LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET

Lucette Destouches est morte le 8 novembre 2019. Après l'enterrement, il a fallu vider la maison. A l'intérieur, il ne reste guère d'objets de valeur : la plupart ont disparu dans les flammes, lors de deux incendies, en 1968 et en 1975. On jette deux bennes de vêtements et babioles en tous genres ; « *Lucette adorait les gadgets, elle a possédé le premier téléphone portable, un Itineris, et collectionnait les casquettes de toutes les couleurs* », se souvient une amie. Son perroquet, Toto, est adopté par une des infirmières. Les derniers visiteurs se répartissent quelques souvenirs, le cœur gros.

Le nouveau propriétaire, qui a acheté les murs en 2018, n'est pas des leurs. Il habite déjà la maison d'à-côté, construite à l'identique. Privilège de la fortune : ce producteur de films, installé une partie de l'année à New York, a acquis la demeure « *pour sa tranquillité et pouvoir choisir ses futurs voisins* », indique Me Gibault. Etrange perspective : après de longs travaux, une famille de locataires viendrait installer ici ses meubles scandinaves et lampes design. Ainsi, la folle épopée de la villa Maïtou se finirait dans une atmosphère de catalogue Habitat. Au fond, cette mue raconte une autre histoire : celle de la réhabilitation impossible d'un écrivain maudit.

Fuir l'opprobre et la capitale

Céline l'a écrit un jour à un de ses amis : « *Les vieux animaux reviennent quand ils le peuvent mourir à l'endroit de leur naissance.* » Il est né à Courbevoie, avant que sa famille ne rejoigne Paris et le passage Choiseul.

Début des années 1950, après six ans d'exil, est-ce l'instinct qui l'amène à s'installer dans cette banlieue parisienne « *paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds* », comme il la décrivait autrefois ? Plutôt une série de hasards et l'envie de fuir l'opprobre et la capitale. L'auteur encensé de *Voyage au bout de la nuit* revient en France en paria : condamné à la dégradation nationale et à la confiscation de la moitié de ses biens, il a finalement été amnistié en 1951.

Le couple visite des maisons à Saint-Germain-en-Laye et à Bougival, avant de poser ses valises au 25 ter de la route des Gardes. Ce sera donc Meudon, où Céline se souvient avoir accompagné sa mère vendre des dentelles. La maison est à l'image de ses futurs propriétaires, elle est cabossée mais porte haut. Inhabitée depuis dix ans, sa façade est en lambeaux et une bombe a explosé sur la pelouse. Mais la propriété comprend un grand jardin, indispensable pour que s'ébrouent la chienne Bessy et le chat Bebert. Surtout, la villa Maïtou offre à ses résidents une perspective revigorante : derrière un rideau d'arbre, c'est la Seine, l'île Seguin, Paris et la tour Eiffel. Pour quelqu'un qui a passé dix-huit mois dans les geôles du Danemark, où il s'était réfugié pour échapper à l'échafaud, ça compte.

La cassette de Lucette, qui a obtenu un petit héritage de sa grand-mère, permet de conclure lavente. Quelques travaux, et Louis-Ferdinand peut installer son bureau et sa chambre au rez-de-chaussée. Il travaille sur une vaste table carrée, où il étale les différentes versions de ses manuscrits, assemblés avec des pinces à linge.

Derrière lui : un mur tapissé de planches anatomiques. Car Céline continue à exercer la médecine, « *cette merde* », comme il dit : de 14 heures à 16 heures, il ausculte tous les toussoteux du quartier, et parfois même des animaux : crapauds, tortues, hérissons, chats et chiens, ceux qu'il ne peut sauver finissent enterrés dans son jardin pentu et sauvage.

Lucette, elle, s'est installée au premier étage, où elle dispense ses cours de « *danse classique et de caractère* », selon la méthode qu'elle a elle-même conçue. « *C'était comme une messe, se souvient son ancienne élève Véronique Robert-Chovin, aujourd'hui légatrice de Lucette avec François Gibault. Un magnétophone émettait des chants bizarres, de corne de brume ou des cris d'oiseau, on suivait ses gestes sans qu'elle ne prononce un mot.* »

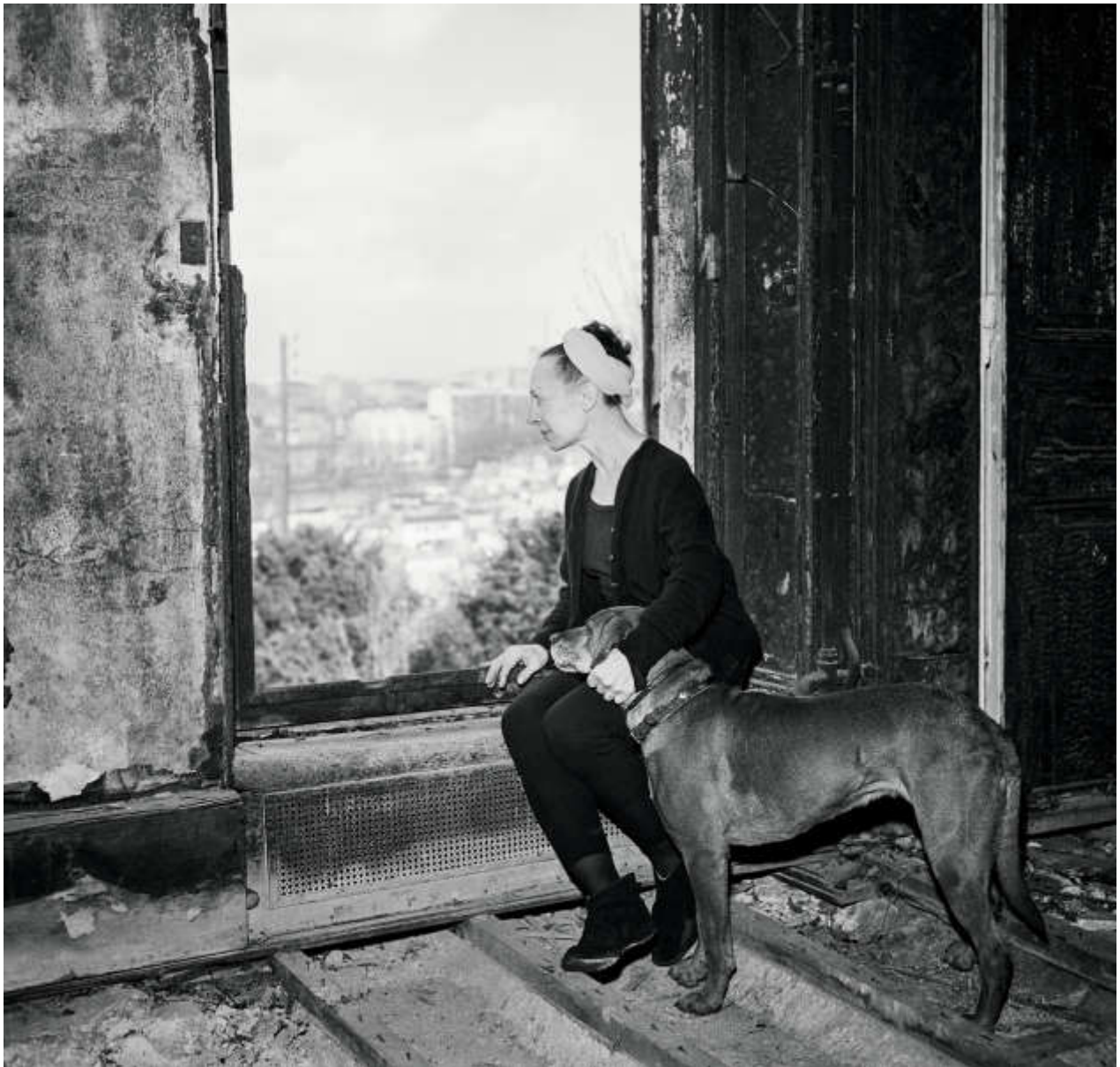
Le clochard de Meudon

Malgré sa discrétion, l'arrivée du couple Céline à Meudon passe mal. Pendant les élections municipales de 1953, un tract du Parti communiste s'élève contre la présence d'un écrivain « *hitlérien et pornographique* ». Le maire de Meudon doit intervenir pour calmer ses administrés. Céline se cloître chez lui. A peine reçoit-il de temps en temps quelques amis comme Arletty, Roger Nimier ou Michel Simon.

Les rares fois où il s'aventure à Paris, c'est pour déposer un manuscrit chez Gallimard (« *la Nénéref* », ainsi qu'il l'appelle) et récupérer son chèque. Son roman *Féerie pour une autre fois* paraît dans l'indifférence générale. Céline refuse d'en faire la promotion, par crainte de nouveaux ennuis. L'hermétisme de son nouveau style, hystérisé à coups de points d'exclamations et de vitupérations tous azimuts, n'arrange pas les choses. Pour d'*Un château l'autre*, qui raconte la fuite furieuse du couple à Sigmaringen, il reprend son « *numéro de clown raisonneur* ».

Journalistes et caméras pénètrent sa thébaïde pour des interviews interrompues par les sonneries des facteurs et les sifflets de Toto. En juin 1957, un reportage photo de *Paris Match* le montre en vêtements sales, entouré de grands chiens, portant jusqu'à la route des cageots de détritrus. Le dandy de Médan, où il prononça un discours d'hommage à Zola, est devenu le clochard de Meudon.

Entre deux tirades en forme de manifeste littéraire (l'écrivain doit « *mettre sa peau sur la table* », « *le véritable collaborateur, c'est la mort* »), il se plaint auprès du journaliste André Parinaud des persécutions « *minuscules et menues* » organisées par ses voisins meudonnais. « *Si les chiens aboient et il y en a dix mille ou cent mille, c'est les miens. Si les ordures n'arrivent pas à la route c'est de ma faute. Si les rats envahissent les boîtes à ordures c'est de ma faute aussi.* » Le grand numéro de victimisation se poursuit dans les livres. Dans *Rigodon*, qu'il achève en 1961, il écrit : « *Ici même à Meudon, pourtant infiniment discret, on ne peut plus courtois, bien élevé, serviable, si on m'a fait voir ce qu'on pensait... d'abord par pétitions, tambours, et puis plus fort tambouriné, tout ce que murmuré, et puis par disques et haut-parleurs, tout ce que j'étais, tous les détails... dix fois Petiot, hyper Landru...* » Il meurt dans son lit le 1^{er} juillet 1961, peu après avoir craché ces lignes.



Après la mort de Louis-Ferdinand Céline, en 1961, Lucette Destouche s'est consacrée à défendre sa mémoire. Ici, en 1969. KEYSTONE-FRANCE / GAMMA-RAPHO

Les visiteurs les plus anciens de la route des Gardes conservent de leur passage la même impression. A entendre Lucette parler de son défunt « *Louis* » au présent, on croirait qu'il peut surgir d'un moment à l'autre de derrière son épaule. Rien n'a changé depuis sa mort : son bureau est toujours là, comme sa bibliothèque XIX^e siècle remplie de livres ; aucun roman, des ouvrages médicaux uniquement.

La malédiction continue

Ses livres à lui sont peu lus, à peine réédités. Au milieu des années 1960, aidée par son ami François Gibault, Lucette va s'atteler à ressusciter son œuvre. D'abord, il faut publier les inédits. La veuve confie à Gibault un manuscrit couvert de pattes d'insectes : c'est *Rigodon*, récit du périple du couple dans une Allemagne en feu à la fin de la guerre. Chaque dimanche après-midi à Meudon, les deux amis déchiffrent le texte, une assiette de saumon et de foie gras sur les genoux. Lucette veille aussi à empêcher la publication des pamphlets, ces textes

« ne nous ont apporté que des malheurs », « n'ont plus de nos jours de raison d'être » et « détiennent un pouvoir maléfique », justifie la « veuve pilon », comme la surnomme *Libération*.

En 1968, puis en 1975, deux incendies ravagent la maison. « *Un acte criminel* », jurent certains proches de Lucette, sans pouvoir le prouver. Les manuscrits originaux de Céline sont détruits. Lucette a beau accrocher ses photos sur les murs en liège, il ne reste plus trace de sa présence. Elle fait construire un studio de danse, un sauna et « *des fenêtres dont certaines ne ferment pas* », soupire François Gibault. La décoration a évolué au fil des ans, elle a eu sa « *période indienne avec beaucoup d'encens, puis espagnole* », détaille un aide-soignant.



Lucette Destouches, veuve de Louis-Ferdinand Céline, le 21 février 1969, après qu'un premier incendie a ravagé sa maison, à Meudon, en mai 1968. KEYSTONE-FRANCE / GAMMA-RAPHO

La maison de Céline devient la maison de Lucette, mais la malédiction continue. En 1992, Jack Lang, ministre de la culture, entame des démarches pour classer l'édifice à l'inventaire des monuments historiques. Ainsi, le bâtiment ne pourra être détruit. Une commission du ministère de la culture donne un avis favorable pour un classement comme « *lieu de mémoire* ». Mais le préfet de la région refuse de signer l'arrêté. Les courriers indignés d'associations de lutte contre l'antisémitisme l'en ont dissuadé. « *C'est un événement très célinien vous savez* », philosophe rétrospectivement François Gibault, qui reçoit dans son hôtel particulier, où trône une statue en bronze coulée à partir du masque mortuaire de Céline. « *Il devait avoir le Goncourt, puis ne l'a pas eu. Le cinquantenaire de sa mort devait être célébré, il a été déprogrammé. Céline est tout autre chose qu'un homme d'académie* », ajoute l'élégant octogénaire, réajustant sa cravate en tricot.



Lucette Destouches donnait des cours de « danse classique et de caractère » dans la villa. Ici, en 1969.
KEYSTONE-FRANCE / GAMMA-RAPHO

La foule de pèlerins grossit à mesure que grandit l'aura de Céline. Lucette se méfie des journalistes, mais les admirateurs sont autorisés à franchir la grille bleue du jardin. Allongée sur une méridienne, elle reçoit des écrivains comme Patrick Modiano, Philippe Sollers ou encore Marc-Edouard Nabe, accusé d'antisémitisme à la publication de son premier livre, *Au régal des vermines*, qui lui a consacré un roman (*Lucette*, Gallimard). Il y a les intimes, comme Sergine Le Bannier ou Bob Westhoff, l'ex de Françoise Sagan, et les visiteurs d'un jour, à l'image de Carla Bruni ou du footballeur Dominique Rocheteau.



La veuve de Céline avait l'habitude de recevoir allongée sur sa méridienne. Ici, en 1995.
COURTESY VERONIQUE CHAUVIN

Au début des années 2010, Lucette s'apprête à devenir centenaire, et l'on ne sait toujours pas ce que deviendra sa maison. « *Quand elle est devenue vraiment âgée, inquiet que la villa soit rasée, j'ai contacté différentes autorités, toutes ont préféré détourner le regard* », assure Hervé Marseille, maire de Meudon de 1999 à 2017. « *Il est difficile de parler de Céline à Meudon, un maire cherche avant tout à rassembler* », ajoute l'ancien édile, devenu sénateur.

Louis-Ferdinand Céline est un immense écrivain que l'on peut aimer pour de mauvaises raisons. En juillet 2011, une cérémonie tenue au cimetière de Meudon pour les 50 ans de sa mort émeut une partie du conseil municipal. Présent ce jour-là, un journaliste de *L'Express* remarque qu'un jeune homme tient ostensiblement un exemplaire de *Bagatelles pour un massacre*, l'un des pamphlets antisémites de Céline. « *C'était loin d'être la marche aux flambeaux de Nuremberg*, plaisante David Alliot, biographe de Lucette Destouches (*Madame Céline*, éd. Tallandier). *Nous étions entre admirateurs strictement littéraires de Céline, mais la mairie a eu peur de voir débarquer une centaine de skinheads.* »

En 2015, la santé de « Madame Céline » se dégrade après une chute dans l'escalier. Elle doit être opérée et ne quittera plus son lit. Malgré la fatigue, Lucette conserve le même goût du bonheur. « *Vieillir ce n'est pas grave, c'est juste changer de vêtement* », dit-elle à Véronique Robert-Chovin. « *Elle était d'une gourmandise incroyable, je la revois encore me disant : "Tu diras bien que ce soir je veux manger des frites et du jambon"* », témoigne cette dernière. De son côté, François Gibault tient à ce que son amie finisse ses jours chez elle.

Une vente à 1 million d'euros

En 2018, les retards d'impôts et de cotisations Urssaf s'accumulent. Il faut financer la petite PME autour de Lucette : infirmières, aides-soignants et jardinier. Après avoir écrit à la mairie de Meudon, au département et au ministère de la culture, François Gibault, mandataire de la veuve, se résout à vendre. « *La municipalité n'avait pas les moyens financiers de faire vivre un projet culturel autour de la maison sans l'aide de l'Etat qui ne s'est pas positionné* », se justifie Denis Larghero, le maire de Meudon.

Du temps de Céline, l'édifice se situait entre le Meudon chic, autour de l'observatoire, et le populaire bas-Meudon, contigu aux usines Renault de Billancourt. Aujourd'hui, l'ensemble de la ville s'est embourgeoisé et les prix ont flambé. Pour cette maison pleine de lézardes, qui nécessite « *un an et demi de travaux minimum* », selon François Gibault – « *quand le toit fuyait, on remettait un peu de goudron en espérant que ça tiendrait* », précise l'avocat de Lucette, également biographe de Céline – l'acquéreur déboursa plus de 1 million d'euros. Une vente « avec réserve d'usufruit » : Lucette conserve le droit d'habiter les lieux. Quelques mois avant sa mort, le maire se rend en personne visiter la villa, « *par curiosité* » et pour s'assurer que des gens « *mal intentionnés ne transforment pas la maison en lieu de pèlerinage qui célèbre la partie sombre de l'œuvre* ».

Lire aussi [Lucette Destouches, veuve de Céline, est morte](#)

Lucette s'imaginait rejoindre son mari bien plus tôt, au siècle dernier. Sur sa tombe, cimetière des Long Réages de Meudon, elle avait fait graver : « *Lucette Destouches, 1912-19...* ». Les derniers mois, ses visiteurs lui parlaient de moins en moins de Céline. Consigne avait été donnée par son médecin : le souvenir risquait de provoquer chez elle des cauchemars. « *Quand elle a su que Gallimard renonçait à publier les pamphlets, elle a été soulagée* »,

indique toutefois François Gibault, à la manœuvre pendant la controverse qui a enflammé le monde de l'édition en 2018.

Son enterrement s'est déroulé dans la « *plus stricte intimité* », selon la formule consacrée, brandie par l'avocat. Les céliniens les plus sulfureux ont été écartés, notamment l'écrivain Marc-Edouard Nabe, qui s'en est plaint sur son blog. Surtout, pas de vagues.

Seule anicroche : le prêtre qui officiait ce jour-là n'a pu s'empêcher de poster sur son compte Facebook une photo du caveau grand ouvert, avec ce commentaire : « *J'ai célébré ce matin les obsèques de Lucette Destouches, veuve de Louis-Ferdinand Céline. Impression d'avoir enterré le XX^e siècle.* »

[Gaspard Dhellemmes](#)